

richesse étonnante et ils ne nous ont laissés que des terrains appauvris. A nous de réparer cette faute, à nous de restituer à la terre son ancienne fertilité ; pour cela, faisons de l'engrais.

Mais pour faire de l'engrais, il faut non-seulement avoir les matières premières, mais encore prendre les moyens de les transformer en fumier le plus économiquement possible.

Tout cultivateur qui a des fourrages à vendre possède les matières premières. C'est avec du foin, des racines et des grains qu'il fera le fumier nécessaire à la fertilisation de ses champs. Doit-il les vendre ? Quelques-uns diront oui ; mais nous, nous dirons non.

Vendre ses fourrages rapporte beaucoup quelquefois, mais faire consommer le foin par le bétail rapporte encore plus. Les partisans de la vente des fourrages en nature disent que le prix de vente du foin, de la paille, des racines et des grains est plus élevé que celui que pourraient en donner les bestiaux qui s'en nourriraient. En d'autres termes, si l'on transporte ces substances au marché, on en obtiendra un prix plus élevé que si on les fabriquait en viande, en beurre ou en laine. Ils ont raison, s'ils ne calculent que sur le produit immédiat ; mais ils ont mille fois tort de prendre cette seule base pour leur calcul. Le bœuf, le porc ou le mouton à l'engrais, ne donnent pas seulement de la viande, ils donnent aussi du fumier et ce dernier a, comme nous venons de le voir, une extrême importance. Il doit donc entrer pour une large part dans les calculs que nous devons faire.

Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de certaines situations où le cultivateur peut se procurer facilement, en dehors de sa culture, tout l'engrais dont il aura besoin. Ces situations sont trop rares pour qu'elles puissent nous servir de guides. Nous nous mettons au point de vue des situations les plus générales où l'exploitant doit produire toutes les matières nécessaires à la fertilisation de ses champs.

Eh bien, dans ces situations, nous ne craignons pas de le dire, aucun prix de marché ne peut payer les fourrages aussi bien que par les animaux qui s'en nourrissent et nous le prouverons chiffres en main.

Mais on objectera peut-être ; puisque la transformation des fourrages en produits animaux est si avantageuse d'où vient donc que tant de cultivateurs ne l'adoptent pas ? d'où vient donc qu'ils préfèrent vendre leurs fourrages en nature ? Leur expérience ne vaut-elle pas la nôtre ? Non mille fois non, leur expérience n'a pas la valeur de la nôtre. Quels sont les cultivateurs qui soumettent leurs opérations culturales aux calculs d'une bonne comptabilité ? quels sont ceux qui se rendent un compte exact des dépenses et des produits de leurs animaux ? Le nombre est tellement petit qu'il ne forme pas même une exception digne d'être mentionnée. Le défaut de calcul est tellement général, que nous nous étonnons d'avoir encore quelques succès à enrégistrer de temps en temps.

Or, l'expérience qui n'est appuyée sur aucun calcul n'est pas une expérience à opposer à celle que les chiffres ont toujours accompagnée, fut elle de vingt ans, de trente ans plus longue.

Cette réponse étant faite, tout le monde comprendra pourquoi tant de cultivateurs préfèrent vendre leurs fourrages en nature. On ne calcule pas, voilà le grand mal de notre industrie agricole. Si le marchand ou le manufacturier tombaient dans la même faute, leur ruine serait imminente et ils le comprennent trop bien pour y tomber. L'agriculteur seule possède cet avantage de pouvoir éviter les catastrophes sans le secours des calculs bien assis ; mais il n'en est pas

moins vrai que si le cultivateur tenait des comptes suivis, ses conclusions seraient bien différentes et son expérience autrement respectable.

Ce sont les chiffres et les chiffres seuls qui pourront nous démontrer les avantages de la production animale, sur la vente des fourrages en nature et ce sont ces mêmes chiffres qui nous feront connaître quelle est la plus avantageuse des productions animales. La solution dépend en grande partie des moyens et des qualités que possède l'exploitant.

Les produits animaux sont nombreux, nous avons le lait avec lequel on peut faire du beurre ou du fromage ou engraisser des veaux, la laine qui, dans un avenir peut-être assez rapproché, deviendra une industrie importante, la viande de bœuf, de porc et de mouton. Chacune de ces productions conviennent à des situations différentes et qui influent notablement sur le succès. Nous ipdiquerons les conditions économiques favorables à chacune d'elles. Pour aujourd'hui nous allons étudier celles qui se rapportent à l'engraissement.

L'engraissement, c'est-à-dire la production de la viande est une des spéculations qui conviennent le mieux à la plupart des situations agricoles. Ils sont bien rares les cultivateurs qui n'ont pas les moyens d'engraisser quelques animaux pendant notre longue saison d'hiver. Le système de culture qui ne le permettrait pas serait certainement vicieux à moins qu'une autre spéculation animale absorbât toute la production fourragère ; ce qui est assez rare. De sorte qu'on peut admettre en principe la possibilité de faire de l'engraissement dans la plupart des cultures.

Mais l'abondance des profits que peut donner cette opération dépend en grande partie de l'intelligence avec laquelle elle est conduite depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'engraisser doit d'abord faire un choix intelligent des bestiaux qu'il veut engraisser. Le moins habile des cultivateurs sait que tous les animaux n'engraissent pas également vite, que tous ne profitent pas aussi bien de la nourriture qu'ils reçoivent. On ne s'est peut-être jamais demandé la raison de cette espèce d'anomalie, on n'a peut-être jamais cherché pourquoi tel animal engraisse mieux qu'un autre.

Le profit que fait la nourriture dans le corps du bétail, la quantité de viande que cette dernière peut produire dépend presque totalement de la facilité avec laquelle les différents organes fonctionnent. Si les organes de la digestion et de la respiration sont à l'aise, si leur action n'éprouve aucune entrave, l'animal engraisse facilement. Mais comment reconnaître cette aisance dans le fonctionnement des organes ? Une bonne constitution intérieure s'annonce toujours à l'extérieur par une conformation particulière au moyen de laquelle le connaisseur sait à coup sûr choisir le sujet qui profitera le mieux des soins et de la nourriture qu'il lui distribuera.

Nous allons donner ici les caractères extérieurs de l'animal qui devra engraisser avec facilité.

L'animal propre à l'engraissement rapide doit 1o. posséder un estomac vaste, signe infallible d'une respiration ample et étendue et d'une assimilation prompte et complète ; 2o. avoir des formes larges servant d'attache à des muscles qui peuvent prendre un grand développement et fournir en abondance les parties utiles à la consommation. Le premier point est la cause de l'engraissement facile, le second en est la conséquence ; mais l'un n'existe pas généralement sans l'autre.

« Le bœuf d'engrais, dit M. A. Gobin, aura une tête fine, assez courte et effilée ; l'encolure courte ; les cornes courtes et fines ou du moins aplaties, blanches plutôt que noires ou vertes ; la robe claire plutôt que foncée ; le poil fin et frisé